

**LE  
TERRORISME  
ICI**



**EN.  
DERNIER  
RECOURS**

Un film de Jacques Godbout



Office  
national du film  
du Canada

National  
Film Board  
of Canada

# LE terrorisme dans l'histoire

Le terrorisme est une stratégie d'action politique caractérisée par la violence. Mais une violence un peu spéciale. Bien que le mot date de la Révolution française, le fait est sûrement très ancien dans l'histoire de l'humanité. On peut imaginer que le premier geste d'utilisation de la terreur ait été le sacrifice : on choisit une victime selon certaines règles propres au groupe, on l'immole et on dit aux autres «regardez ce qui va arriver si vous ne vous conformez pas, si vous n'obéissez pas». On sème la peur (terreur) pour contraindre la volonté de l'autre. Comment on arrive à le faire dépend du contexte historique et politique. Si les groupes qui utilisent le terrorisme sont au pouvoir, la stratégie sera différente de celle cherchant à déstabiliser un régime.

Le terrorisme d'État sera secret, caché. Il ne s'avouera qu'à travers des rumeurs, des on-dit et des incertitudes (goulag, les disparus au Brésil, les camps de concentration dont l'existence est périodiquement remise en doute). Par contre, le terrorisme insurrectionnel est annoncé, il s'enracine dans la publicité faite à la violence. Il se présente toujours en tant que réponse à la terreur cachée, à la violence subie. On retrouve des traces de cette utilisation de la violence en Palestine, au cours du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C., lorsque les Sicaïres se sont mis à assassiner les chefs juifs modérés pour empêcher la collaboration avec l'Empire et «radicaliser l'opposition à l'occupation romaine». Les populistes russes du XIX<sup>e</sup> siècle obéissaient à la même logique contre leur noblesse occidentalisée; les Latino-Américains du XX<sup>e</sup> siècle contre leurs gouvernements vendus à l'impérialisme américain.

Ce sont les deux extrêmes de la stratégie : violence cachée qui s'appuie sur la désinformation, violence ouverte fondée sur la publicité. Mais entre les deux, le terrorisme peut aussi servir à un État pour faire pression sur la volonté d'un autre État. C'est le terrorisme diplomatique ou, comme l'appelaient R. Aron, la violence clandestine en temps de paix, par opposition au terrorisme en temps de guerre (bombardements d'objectifs civils pour démoraliser la population). Ce terrorisme diplomatique utilise à la fois la clandestinité et la publicité. Souvent, comme à Paris en septembre 1986, les attentats publics servent d'instruments dans des négociations qui, elles, ne sont pas publicisées.



Photo : Vancouver Sun

Il n'y a pas d'évolution autonome du terrorisme. C'est une violence qui est adaptée aux circonstances et aux moyens, surtout lorsque ces derniers sont limités. Pourquoi ce caractère d'adaptation? Parce que cette violence transporte une signification, c'est une violence qui parle. Pour être entendue, elle doit remplir une condition essentielle : attirer l'attention. Par conséquent, elle s'attaque à des choses importantes dans la société visée par la terreur. La stratégie va donc suivre



Photo : La Presse

l'évolution des mœurs et c'est en fonction de cela que seront choisies les victimes.

Dans la guerre terroriste, la victime n'est jamais le véritable objectif de l'opération. Elle y est connectée par des liens symboliques. Avant la communication de masse, ces liens étaient familiaux ou de classe. Avec les médias se crée une nouvelle solidarité humaine et les victimes deviennent de moins en moins différenciées. De plus, la morale libérale attache un prix à chaque vie individuelle. L'information tisse les liens symboliques entre la victime et l'objectif tout en provoquant une indignation morale devant la mort et la souffrance.

Mais les victimes ne seront tout de même jamais totalement indifférenciées. Elles doivent être porteuses d'une charge symbolique. Pour que la stratégie fonctionne, on doit s'en soucier. Les groupes terroristes se chargeront de faire le lien entre elles et leur véritable cible par ce qu'on appelle l'idéologie. Une victime n'est jamais «assassinée» mais «exécutée». Pour eux, le responsable ce n'est pas le terrorisme, mais un état de guerre qu'il est impossible d'éviter.

Les idéologies justifient donc l'emploi du terrorisme à travers des thèmes guerriers dans un absolu manichéen : «Nous sommes infiniment bons, les autres sont infiniment méchants.» Cer-

taines d'entre elles sont plus aptes que d'autres à générer ces attitudes. Elles feront en général appel à un droit au-dessus du droit formel, un droit divin, une force supérieure; que ce soit Dieu, la classe sociale, la race ou la nation : idéologies religieuses sectaires et politiques révolutionnaires de gauche comme de droite.

Elles ne reconnaissent pas d'innocents : «Ceux qui ne sont pas pour nous sont contre nous.» Pour la Fraction Armée Rouge, tout Allemand ne combattant pas le système, ne s'identifiant pas activement au prolétariat est un complice de l'impérialisme américain, responsable des guerres meurtrières, etc. Pour les Brigades rouges, tout juge participe à la répression policière et mérite de mourir. C'est le règne de l'amalgame. On le sait, l'imagination idéologique peut arriver à tout justifier, même les pires atrocités.

Parce que la terreur est un moyen — sans signification en soi —, elle est aussi employée par les États pour démontrer leur puissance. L'utilisation de l'infiltration, de la déstabilisation, de la menace sur les populations civiles est un fait constant de l'histoire. Soit en servant de groupes d'opposition, soit en envoyant des espions, soit par la désinformation.

Si la puissance (capacité de résister et capacité d'imposer sa volonté) en temps de guerre dépend de la force militaire, elle dépend, en temps de paix, d'un certain nombre de moyens non violents (économie, diplomatie, etc.) ou violents ne dépassant pas un certain seuil de tolérance. Traditionnellement, les grands sont plus forts que les petits, à moins qu'il y ait coalition généralisée des petits. Mais l'arme atomique (stratégie de dissuasion) empêche les grands dans une force démesurée, la menace sur les petits devient de moins en moins crédible. D'où la tactique de la mise au défi : «tu n'oseras pas.» Les États se mettent donc à pratiquer une diplomatie totale qui va jusqu'à la violence. Évidemment, ça ne marche pas toujours. La dernière attaque américaine sur Tripoli a tenté de briser cette logique en démontrant que les grands savent, eux aussi, jouer de la terreur.

Une autre des caractéristiques du terrorisme, c'est son imprévisibilité allée à la facilité avec laquelle on peut mettre en place les infrastructures qui permettent les opérations. Peu d'armes, un nombre limité de combattants, seulement de l'imagination et la surprise. On ne peut donc pas prévoir où les terroristes frapperont la prochaine fois, ni même qui ils seront.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que la stratégie est attrayante pour un groupe lorsqu'il est dans une impasse. Pour des opposants, lorsqu'ils sont minoritaires et marginaux (c'est ce qui s'est passé en Europe au début des années 1970), pour des États lorsqu'ils sont contraints à l'immobilisme (c'est ce qui se passe au Moyen-Orient actuellement). Dans ces situations, il est toujours tentant de s'infiltrer derrière les lignes de l'adversaire pour briser ses appuis et ses alliances. Pour terroriser, saper la confiance. Le terrorisme comme arme diplomatique deviendra peut être le prix à payer pour la paix comme le terrorisme insurrectionnel la condition de la démocratie et de la liberté.



Photo : ONF



Photo : ONF

# Le TErrorisme Aujourd'hui

Le terrorisme peut surgir n'importe où, n'importe quand : il suffit d'un individu armé et décidé pour créer la terreur.

La terreur naît de la violence, ou plutôt de la menace de violence. Le terroriste compte plus sur la peur qu'il inspire que sur le mal qu'il fait. Il utilise les armes non pas pour elles-mêmes mais pour frapper l'imagination, effrayer l'adversaire et ainsi arriver à ses fins. C'est une action publicitaire. Ses effets psychologiques sont sans commune mesure avec la destruction physique réelle qu'il provoque. La stratégie classique a donné un nom à ce type d'action : la guerre psychologique.

Quoi qu'on en pense, à première vue, le monde moderne est de moins en moins violent. Mais notre perception est faussée par les médias qui rendent la violence plus visible. Depuis l'élargissement par satellite de la transmission télévisuelle, chacun d'entre nous est concerné par toutes les guerres, tous les attentats politiques. Les tueries internationales sont au menu quotidien des informations. Nous en avons tous horreur, elles nous répugnent. Regarder chez le voisin rassure : on se dit que de telles choses ne se passent heureusement pas chez nous.

Le film veut aller à contre-courant de cette attitude. Nous sommes certes partiellement à l'abri des grandes campagnes terroristes du début des années 1980, mais le Québec, le Canada ont connu en leur temps des moments de terreur. Quand le terrorisme politique nous concerne, est près de nous, nous avons en général deux types d'attitudes. D'un côté, comprendre les motifs et accepter que certains puissent recourir à ces moyens pour faire triom-

pher la vérité; de l'autre, les rejeter totalement et considérer le terroriste comme un détraqué, un fou dangereux. Il n'y a pas de bon ou de mauvais terroriste. Il y a des causes que nous croyons bonnes et d'autres que nous croyons mauvaises. C'est en posant des questions sur ce terrorisme près de nous, celui qui nous concerne et qu'on ignore trop souvent, que ce film essaie de comprendre en se demandant qui sont les gens qui font cette guerre.

La différence est mince entre les terroristes internationaux et les nôtres : ils ont tous la foi. Ils croient que leur point de vue est suffisamment important pour être imposé par les armes. Franco Piperno dit d'ailleurs que la clandestinité est un état «sacerdotal», c'est le lieu de l'Eglise des origines, des Saints et des Martyrs.

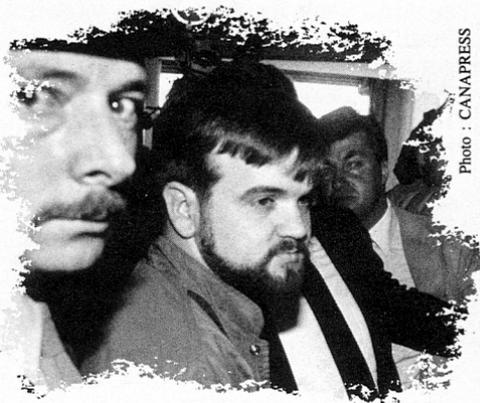


Photo : CANAPRESS

Pierre Vallières a cru en la nécessité d'un engagement dans la révolution totale, François Schirm y croit toujours. Le premier est passé dans la clandestinité pour suivre la voie romantique de la libération annoncée par Guevara, Castro, Fanon... Il y est entré comme

on entre en religion. Il est toujours en religion mais refuse maintenant la violence. Il le dit aux jeunes militants qui seraient tentés par les moyens extrêmes : ce n'est pas la solution. C'est un intellectuel, il a écrit. Même s'il croit maintenant en autre chose, ses livres restent — ils peuvent toujours servir à une autre génération d'activistes pressés. Schirm, le soldat, est toujours prêt pour la prochaine bataille.

Le terrorisme n'est pas tout à fait une guerre classique, c'est un acte de parole. Il ne veut pas conquérir un territoire, mais la conscience sociale, il veut convaincre. Les terroristes disent quelque chose avec leurs bombes et leurs fusils. Par-dessus le bourdonnement continu des médias, ils crient l'impuissance, l'injustice; que leur pays leur a été volé ou qu'il est détruit. Ces voix, les journalistes les répercutent. Dans les pages des journaux, aux informations télévisées, ils expliquent en détail les revendications, lisent les communiqués, réalisent des entrevues. Nous ne sommes plus dans le fait divers, la politique légitime et excuse le sang à la une. Les médias diffusent les attentats ou enlèvements. Ils répandent la peur et multiplient les effets de la terreur. Pour une galerie commerciale qui saute sur les Champs-Élysées, on aura peur à Chicoutimi. La bombe venue du Liban qui explose à Paris entre dans notre vie quotidienne et masque celles de Toronto et de Vancouver.

Depuis une dizaine d'années, je m'intéresse au phénomène politique du terrorisme, j'essaie de comprendre et j'en parle. La réaction autour de moi est toujours : « Passionnant, quel merveilleux sujet, et tellement important... » Le terrorisme n'est ni passionnant, ni merveilleux et ne doit surtout pas devenir important. C'est un sujet triste et grave parce que les terroristes sont tristes et graves. Ils ont choisi la mort et la destruction pour imposer leurs idées. Même si les soldats partent la fleur au fusil, ils savent que peu d'entre eux en reviendront. Ils sont tristes comme des suicidés, comme tous

ceux qui se rendent compte que le monde réel est très loin de l'idéal. Certains se réfugient dans le rêve, eux décident de changer les choses, même au prix de leur vie.

Dans les sociétés démocratiques, la dissidence n'est pas un crime. On ne peut ni enfermer ni exécuter ceux qui n'adhèrent pas aux conceptions politiques de la majorité. Le terrorisme va de pair avec la possibilité de dire non à ceux qui nous gouvernent parce qu'il restera toujours quelqu'un dont la parole ne sera pas entendue. C'est le risque de la liberté. Il y aura toujours, quelque part, un individu pour qui les injustices, les inégalités, les conflits seront suffisamment importants pour justifier une guerre, le terrorisme.

#### *Bibliographie suggérée*

Challiand, Gérard. *Terrorisme et Guérillas*, Paris, Éd. Flammarion, 1985, 185 p.

Chesnais, Jean-Claude. *Histoire de la violence*, Paris, Éd. Robert Laffont, 1981, 431 p.

Laqueur, Walter. *Terrorisme*, Paris, P.V.F., 1979, 281 p.

Lapierre et Collins. *Le Cinquième Cavalier*, roman, Paris, Éd. Robert Laffont, 1980, 657 p.

Schirm, François. *Personne ne voudra savoir ton nom*, Montréal, Éd. Les Quinze, 1982, 211 p.

Vallières, Pierre. *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Parti-pris, 1967, 402 p.

# Le Film

*En dernier recours* décrit ce que, par peur ou par pudeur, les médias osent rarement aborder : le terrorisme dans la société canadienne.

On se souviendra que c'est probablement à Montréal qu'a été déposée, dans un gros porteur d'Air India, la bombe la plus meurtrière de l'histoire du terrorisme. On se souviendra aussi que Denis Lortie a tenté d'éliminer à la mitrailleuse les ministres du gouvernement du Québec; qu'à Montréal, une bombe a été placée sur le chemin du Pape, que les diplomates turcs sont constamment en danger sur notre territoire. Enfin, l'industrie militaire doit se protéger contre les assauts répétés de groupes issus du pacifisme.

Des activistes exaspérés, happés par la clandestinité, se heurtent à un État qui a tous les moyens de protéger son intégrité. Des individus découragés de leur médiocrité se découvrent un jour une vocation de sauveurs de l'humanité et vont, seuls, exécuter les sentences de leur justice personnelle.

Pendant que des journalistes canadiens se promenaient en Europe et au Moyen-Orient à la recherche d'Arabes sanguinaires, Jacques Godbout a demandé à nos intellectuels et militants si le terrorisme pouvait redevenir quelque chose d'acceptable, une option justifiée par une certaine classe politique. Derrière les réponses de Serge Daoust, Franco Piperno, François Schirm et Pierre Vallières se devine la spirale de la violence.

On ne fait pas du terrorisme de gaieté de cœur. Hier, le modèle était québécois, aujourd'hui il vient de Vancouver. Les militants montréalais de la jeune revue *Révoltes* en discutent.

Si le terrorisme est endémique, c'est aussi que les outils de la violence sont simples et accessibles. On trouve de la dynamite à volonté sur les chantiers de construction et contourner la réglementation sur la vente d'armes à feu reste un jeu d'enfant. En fait, une société qui permet à ses citoyens de circuler librement s'offre aux solutions de DERNIER RECOURS.

*Un film de*  
Jacques Godbout

*Avec la collaboration de*  
Janine Krieger  
et Werner Nold

*Musique :*  
François Dompierre

*Montage du son :*  
Roger Boire

*Mixage :*  
Adrian Croll

*Caméra :*  
Jean-Pierre Lachapelle

*Prise de son :*  
Richard Besse

*Effets spéciaux :*  
Louis Craig

*Production :*  
Éric Michel

## EN RÉSUMÉ

Le point de vue des principaux acteurs — militants, intellectuels, policiers, journalistes — de cette nouvelle guerre sans frontière, le terrorisme.

On peut emprunter ou acheter le film en format 16 mm, le louer en vidéocassette VHS ou Beta, l'acheter en vidéocassette U-Matic, VHS ou Beta en s'adressant aux bureaux de l'ONF. Plusieurs bibliothèques le mettent aussi à la disposition du public par mode de prêt, de location ou de consultation sur place. *En dernier recours* est une production en couleur de l'Office national du film du Canada.  
Durée :  
70 minutes 40 secondes  
Numéro d'identification :  
C 0287 008

## Quelques questions pour orienter une discussion sur le terrorisme

1. *Qu'est-ce que le terrorisme ?*
2. *Quelle est la différence entre un criminel de droit commun et un terroriste ?*
3. *Dans quelle mesure une politique anti-terroriste peut-elle restreindre la liberté ?*
4. *Peut-on dire que le terrorisme fait des victimes innocentes ?*
5. *Quelle est la responsabilité des médias dans le développement du terrorisme ?*
6. *Quelle serait la meilleure attitude pour désamorcer le problème ?*
7. *Dans le cas d'une prise d'otages, un policier doit-il tirer pour tuer le ravisseur ?*
8. *Le terrorisme est-il condamnable partout et toujours ?*
9. *Le Caporal Lortie peut-il être considéré comme un terroriste ? Pourquoi ?*
10. *L'acte de Lortie a-t-il eu un poids réel dans les événements politiques ultérieurs ?*
11. *Pour quelles raisons de politique nationale ou internationale le Canada est-il relativement épargné par le terrorisme ?*
12. *Pourquoi les Turcs et les Arméniens ne peuvent-ils pas s'entendre sur un compromis ?*
13. *Est-ce que les événements d'octobre 1970 et le F.L.Q. ont favorisé ou retardé la prise du pouvoir par le Parti québécois ?*
14. *Est-ce qu'il est juste de qualifier de « terrorisme d'État » la politique canadienne lors des événements d'octobre ?*
15. *Qu'est-ce que ce film a modifié dans votre perception du terrorisme ?*

### Janine Kriber

Janine Kriber est chercheur autonome en science politique, chargée de cours en relations internationales à l'Université Laval et en études stratégiques au Collège militaire Royal de Saint-Jean. Elle prépare actuellement une thèse de doctorat d'État sur le terrorisme insurrectionnel en Occident et donne régulièrement des conférences sur le sujet.

Textes : Janine Kriber  
Révision : Jacqueline Généreux  
Coordination : Marie-Pierre Tremblay  
Mise en marché : Benoit Côté

© Office national du film du Canada 1987  
C.P. 6100, Succursale «A»  
Montréal (Québec) H3C 3H5

Imprimé au Canada